

Joseph Bédier dans la chaîne des générations de médiévistes

Charles Ridoux (Université de Valenciennes, Amfroipret)

RÉSUMÉ : Cet article traite de la transmission des compétences scientifiques et des positions de prestige dans les grandes institutions du monde académique parmi les générations antérieure, contemporaine et postérieure à Joseph Bédier, qui s'est taillé une réputation de premier plan grâce à une filiation symbolique envers Gaston Paris. Notre visée n'est pas ici de brosser un historique approfondi de ces questions, mais d'apporter quelques éclairages au travers de témoignages glanés dans la correspondance échangée entre Gaston Paris et Paul Meyer. Après le « règne des paléographes » devait venir, selon Bédier, le temps des « brillantes synthèses » – temps qui commence avec lui-même et qui culminera sans doute dans la période 1960–2000. Il se pourrait qu'aujourd'hui soit venu le temps des études 'transversales' et d'un intérêt accru pour un Moyen-Âge barbare et païen.

MOTS CLÉS : histoire de la philologie romane; filiation; Paris, Gaston; Bédier, Joseph; Lot, Ferdinand; Roques, Mario; Meyer, Paul

SCHLAGWÖRTER : Fachgeschichte; Romanische Philologie; Filiation; Paris, Gaston; Bédier, Joseph; Lot, Ferdinand; Roques, Mario; Meyer, Paul

Dans l'histoire de la philologie romane en France durant les deux derniers siècles, la génération de Gaston Paris et de Paul Meyer, active de 1860 jusqu'à l'orée de la Première Guerre mondiale, occupe une place privilégiée, et l'on a souvent parlé de ces deux personnalités comme des « pères fondateurs » de cette discipline. Ces pères ont eu des fils, parmi lesquels Joseph Bédier s'est taillé une réputation de premier plan; ils ont eu également des pères, tombés dans une relative obscurité. Il nous a semblé intéressant de proposer ici quelques réflexions sur les rapports à la fois horizontaux et verticaux entre ces diverses générations, de situer le contexte historique et scientifique dans lequel elles ont évolué, et en particulier de voir dans quel esprit s'est effectuée la transmission des compétences scientifiques mais aussi des positions de prestige dans les grandes institutions du monde académique. Il ne s'agit naturellement pas ici de brosser un historique approfondi de ces questions, mais surtout d'apporter quelques éclairages au travers notamment des témoignages que l'on peut glaner dans la volumineuse correspondance échangée entre Gaston Paris et Paul Meyer.

Sans remonter trop haut dans le temps, on peut observer un tournant vers les années 1840, avec la disparition de quatre figures qui forment un relais entre l'érudition de l'Ancien Régime et les savants qui vont ouvrir l'ère du positivisme. L'abbé Gervais de La Rue (1751–1835), contraint à un exil en Angleterre pour échapper aux persécutions religieuses du temps de la révolution, avait mis à profit cette circonstance pour explorer les manuscrits anglo-normands conservés à la Tour de Londres et au British Museum, ce qui lui permit d'entreprendre un grand travail sur les origines et la formation de la langue française. Pierre Daunou (1761–1840), après avoir connu une carrière politique – il présida la Convention thermidorienne et le Conseil des Cinq-Cents avant de servir Bonaparte après le 18 Brumaire – fut le rédacteur en chef du *Journal des Savants* et le Garde général des Archives sous la Monarchie de Juillet, avant d'achever sa carrière comme secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. François Raynouard (1761–1836), qui eut par ailleurs quelque succès comme dramaturge, fut à la fois le fondateur des études provençales en France et un précurseur dans l'étude comparée des langues romanes, poursuivant le travail de Sainte-Palaye à cette époque du romantisme que Gaston Paris nommera « l'âge héroïque de nos études ». ¹ Claude Fauriel (1772–1844), après avoir connu une carrière politique au service de Fouché, et après s'être illustré par la publication des *Chants populaires de la Grèce moderne*, occupa à la Faculté des Lettres de Paris une chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale et s'intéressa à la diffusion de la matière poétique des romans chevaleresques du Moyen Âge.

Le relais avec la nouvelle génération qui va éclore à partir du début des années 1860 s'opéra au travers des deux figures de Paulin Paris (1800–1881) et de François Guessard (1814–1882), qui disparaissent ainsi tous deux à la même époque. Remarquons en outre que Guessard était le contemporain exact du directeur de l'École des chartes, Jules Quicherat (1814–1882).

Chacun de ces trois personnages joua un rôle d'inspirateur et de guide dans la carrière philologique de trois figures marquantes de la génération suivante : Gaston Paris (1839–1903), Paul Meyer (1840–1917) et Léon Gautier (1832–1897). Ce n'est pas ici le lieu et le moment de traiter des rapports de Gaston Paris avec son père Paulin Paris (il suffit pour cela de renvoyer aux travaux d'Ursula Bähler). Paul Meyer, on le sait, fut un temps le collaborateur

¹ Gaston Paris, « Paulin Paris : langue et littérature françaises du Moyen Âge (1853–1872) », dans *Moyen Âge et Renaissance au Collège de France, leçons inaugurales*, textes rassemblés par Pierre Toubert et Michel Zink, avec la collaboration d'Odile Bombarde (Paris, Fayard : 2009), 119–39, ici 138.

de François Guessard dans son entreprise de publication des *Anciens poètes de la France*. Léon Gautier lui aussi avait été distingué par Guessard, qui en avait fait son secrétaire, mais c'est Jules Quicherat qui devait devenir par la suite son véritable mentor.

Les orientations parallèles de Gaston Paris et de Paul Meyer vont les pousser, le premier vers un 'tropisme' germanique, le second vers un double 'tropisme' provençal et britannique, dus à sa rencontre et à son amitié avec Frédéric Mistral ainsi qu'à l'expérience acquise à Londres lors de la vente des manuscrits de la collection Savile en 1861. Mais tous deux se retrouvent dans le même esprit qui préside en 1865 à la fondation de la *Revue critique*, marqué par une exigence de rigueur, le rejet de toute éloquence rhétorique et la référence aux méthodes scientifiques pratiquées alors en Allemagne. Gaston Paris et Paul Meyer font partie d'une génération qui subit une ambiance de déclin intellectuel et moral sous le Second Empire, et leur première grande épreuve sera le désastre militaire de 1870 et le déchirement de la guerre civile au moment de la Commune de Paris. Le défi posé à cette génération sera de surmonter l'héritage du romantisme et de s'approprier l'héritage culturel de la nation française depuis ses origines, tout en apaisant tant que faire se peut le traumatisme causé par la cassure consécutive à la Révolution française.

Mais en outre, cette génération eut aussi à entreprendre une tâche de longue haleine – et plutôt ingrate au regard de ce qu'allaient pouvoir développer, grâce à l'abnégation des pères fondateurs, leurs continuateurs. De cela témoigne Joseph Bédier qui, dans sa présentation de la Société des anciens textes publiée par la *Revue des Deux Mondes*, oppose le travail ingrat des philologues à la noble tâche des littéraires – l'humble besogne des fourmis érudites au chant délicieux des cigales – lorsqu'il conclut : « C'est le règne nécessaire des paléographes »!² Bédier avait développé quelques années auparavant sa conception sur le travail érudit comme étape nécessaire, pour ainsi dire sacrificielle, temps aride des analyses besogneuses qui doit ouvrir la voie à de brillantes synthèses pour les générations futures :

Il est bon qu'une génération se soit consciemment, pieusement, sacrifiée à une œuvre souterraine, obscure, mais nécessaire. Ils savent, ces érudits, que le monde des idées générales est le seul qui vaille qu'on y vive, – et ils se sont interdit d'y pénétrer [...] Ils savent que le travail scientifique ne connaît pas

² « La Société des Anciens Textes français », *Revue des Deux Mondes* CXXI (15 février 1894), 906–34, repris dans *Philologie et humanisme*, articles et préfaces inédits en volume, éd. par Alain Corbellari (Paris : Classiques Garnier 2010), 371–400, ici 398.

d'autres joies que celles de la synthèse, et ils sont restés confinés dans leurs analyses infinitésimales.³

La louange frise ici l'esprit de dérision, et il vient à l'esprit que ces « paléographes » dont le règne devrait tirer à sa fin sont, si l'on peut dire, vraiment très 'paléo'... Alfred Jeanroy se posera, quant à lui, plutôt en gardien de la saine tradition après la disparition de ses maîtres. Il regrette que les romanistes français restés fidèles aux enseignements de Gaston Paris et de Paul Meyer aient de la peine à former leurs futurs successeurs, alors que leur nombre tend à stagner. Toutefois, il se réjouit de la parution de deux ouvrages collectifs de synthèse, le Bédier-Hazard,⁴ auquel ont collaboré Edmond Faral et Lucien Foulet, et l'*Histoire de la nation française*,⁵ publiée sous la direction de Gabriel Hanotaux, où Bédier a traité des chansons de geste et où lui-même a présenté les autres genres.

Nous serions porté à tirer des considérations de Bédier et de Jeanroy la conclusion que, si « l'institution médiévale », pour reprendre un terme cher à Paul Zumthor, est désormais bien en place, les éléments constitutifs du médiévisme au sens étroit où nous l'avons défini connaissent déjà dans l'entre-deux-guerres une lente désagrégation : le littéraire tend à revendiquer sa place au soleil, tandis que le pur érudit paraît s'essouffler.

**

En 1862 paraît l'œuvre la plus célèbre d'Ivan Tourguéniev, *Pères et fils*, qui connaîtra dès l'année suivante une première traduction en français. Ce n'est naturellement pas en raison du *néhélisme*, dont le terme apparaît pour la première fois dans ce roman, que nous l'évoquons ici, mais parce que la thématique du relais entre générations est au centre de notre réflexion. Dans le petit monde de l'érudition liée au Moyen Âge à la même époque, nous pourrions distinguer, nous semble-t-il, entre des 'héritiers', au plein sens du terme, et des 'orphelins' qui deviendront tous des 'fils d'élection'. Le thème des 'dynasties' scientifiques au XIX^e siècle n'a rien de nouveau ; il a été traité par divers auteurs, et il nous suffira de rappeler ici, parmi d'autres, les lignées des Burnouf, des comtes de Laborde, des Lenormant, des Reinach.

³ Joseph Bédier, « Les Lais de Marie de France », *Revue des Deux Mondes* 109 (1891) : 843.

⁴ *Histoire de la littérature française illustrée*, éd. par Joseph Bédier et Paul Hazard (Paris : Larousse, 1923–1924), 2 vols.

⁵ Joseph Bédier, « Les Chansons de geste », dans *Histoire des lettres*, 1^{er} volume (des Origines à Ronsard), avec Alfred Jeanroy et François Picavet, tome XII de : *Histoire de la Nation française*, éd. par Gabriel Hanotaux (Paris : Société de l'histoire nationale, Plon-Nourrit, 1921), 175–236.

Gaston Paris entre pleinement, semble-t-il, dans la rubrique des ‘héritiers’, même si parfois, dans sa jeunesse, il exprime sa crainte d’être condamné au ‘Moyen Âge à perpétuité’!⁶ Paul Meyer, né dans une famille modeste d’origine strasbourgeoise, dont le père était traducteur-juré auprès du tribunal de la Seine, a commencé par montrer une aptitude particulière pour le grec alors qu’il suivait de brillantes études au lycée Louis-le-Grand. C’est à Guessard et aux autres professeurs de l’École des chartes qu’il doit toute sa formation, et à côté de cela, son orientation ultérieure se développe selon deux axes : sa rencontre avec Mistral et son attachement à la Provence ; sa mission à Londres en 1861, à l’occasion de la vente des manuscrits Savile, qui lui fit prendre conscience des richesses qui dormaient dans les bibliothèques d’Angleterre. Quant à Léon Gautier, son enfance ne fut guère facile, car il perdit sa mère à l’âge de trois ans et fut confié par son père, professeur, à la garde d’une vieille tante, veuve d’un colonel de l’Empire, qui l’éleva dans la foi chrétienne. D’abord distingué par Guessard, dont il devint le secrétaire, il eut l’occasion, lors d’une mission en Suisse et en Italie, de faire plus ample connaissance avec Jules Quicherat et de nouer avec ce savant des liens d’estime et d’amitié.

D’autres ‘orphelins’ eurent, eux aussi, la chance de rencontrer dans leur jeunesse des ‘plus que pères’ qui les ouvrirent aux joies de l’érudition. Alfred Morel-Fatio, natif de Strasbourg, avait été contraint de gagner sa vie dès l’âge de seize ans, tout en présentant d’évidentes dispositions pour le travail intellectuel. Entré à l’École des chartes à l’automne 1869, il fut engagé volontaire durant la guerre franco-prussienne. Ayant noué des liens d’amitié avec Gaston Raynaud et avec Auguste Molinier, il était entré en relations avec Gaston Paris qui en fit son collaborateur pour la traduction des deux derniers tomes de la *Grammaire des langues romanes* de Diez. Après un bref épisode où on lui offrit, en 1880, la chaire de langues et littéraires étrangères à l’École supérieure des Lettres d’Alger – où il ne put faire aucun cours, faute d’élèves – il trouva sa place en occupant, pendant vingt-deux ans, le poste de secrétaire de l’École des chartes, puis en suppléant son maître Paul Meyer dans sa chaire de langue et littérature de l’Europe méridionale au Collège de France. Le grand Léopold Delisle, né à Valognes en 1826 d’un père médecin, avait fait dans son adolescence la rencontre providentielle de celui qui fut son initiateur et premier maître, Charles de Gerville, gentilhomme normand émi-

⁶ À paraître dans *Gaston Paris – Paul Meyer, Correspondance*, éd. par Charles Ridoux (Firenze : Edizioni del Galluzzo per la Fondazione Ezio Franceschini, à paraître), lettre 12.

gré en Angleterre durant la Révolution, et qui en avait rapporté des connaissances étendues en matière d'archéologie. C'est lui qui recommanda Delisle à la protection de ses amis Benjamin Guérard et Natalis de Wailly, qui partageaient avec lui la direction de la Société de l'Histoire de France. Auguste Longnon, qui avait commencé tout jeune homme à travailler comme ouvrier, n'ayant pas dépassé les études primaires, trouva l'aide d'érudits bienveillants, Henri d'Arbois de Jubainville et Alfred Maury ; informés du goût que le jeune Longnon manifestait pour l'histoire, et frappés de sa vive intelligence, ils l'aiderent à faire ses humanités et lui enseignèrent les principes de la critique historique. Terminons cette liste, non exhaustive, par l'évocation d'un cas tout particulier, celui du marquis Queux de Saint-Hilaire (1837–1889), qui aurait dû avoir le sort d'un 'héritier' mais fut élevé par sa mère comme un 'orphelin' : en effet, alors qu'il allait jouir d'une fortune lui assurant une honnête indépendance, sa mère lui laissa croire qu'il aurait à gagner sa vie, et elle en fit un homme instruit et accompli avant de lui révéler sa véritable situation. Le jeune homme avait pris goût à l'étude, et, quittant le barreau, il s'engagea dans des travaux d'érudition sur la littérature française du XIV^e siècle, étant élu administrateur de la Société des Anciens textes français lors de la première assemblée générale qui se tint à Paris le 15 avril 1875.

Nous constatons donc que nombreux furent les 'fils d'élection' parmi les érudits de cette époque où le talent et le goût pour l'érudition avaient des chances de rencontrer le soutien bienveillant et généreux des plus grands savants. Si Joseph Bédier rencontra en Gaston Paris un 'plus que père', il ne fut pas le seul, bien qu'étant sans conteste le plus célèbre. On pourrait citer, par exemple, le cas d'un ancien élève de Gaston Paris, venu de Suisse orientale (Frauenfeld), dont le travail fut interrompu par la maladie et une mort rapide ;⁷ on voit Gaston Paris manifester une sincère affection envers son ancien élève, dont la nature sérieuse et timide lui avait inspiré une vraie sympathie.

Paul Meyer, lui aussi, marié deux fois mais sans enfants, a éprouvé par deux fois dans sa vie une amitié doublée d'une sorte d'affection paternelle. Paul Meyer s'était lié à une famille de riches entrepreneurs, à la tête d'un empire industriel qui devait fusionner en 1872 avec Saint-Gobain. Jean-Baptiste Perret, député du Rhône en 1871 puis sénateur, vivait retiré dans un château qu'il avait fait construire à Collonges au mont d'Or. C'est par son fils, Paul-Michel Perret (1861–1893), entré à l'École des chartes en 1881 et diplômé en

⁷ Il s'agit d'Alfred Weber (1851–1895), voir *Gaston Paris – Paul Meyer, Correspondance*, lettre 347.

1885, que Paul Meyer entrera en contact avec cette famille. Alors que le jeune homme est l'héritier d'une fortune considérable, au lieu de choisir de mener une vie brillante et oisive, il se voue à l'activité intellectuelle et à la recherche, devenant un spécialiste du règne de Louis XI et des relations diplomatiques entre la France et l'Italie au xv^e siècle. Mais, tuberculeux, n'arrivant pas à se soigner malgré des séjours à Nice, il meurt à l'âge de 32 ans, et sa mère confiera à Paul Meyer des ouvrages précieux pour la bibliothèque de l'École des chartes. Par ailleurs, la correspondance entre Gaston Paris et Paul Meyer témoigne de la vive douleur qui frappa ce dernier lors de la mort brutale qui emporta André Réville, âgé de 27 ans, en juillet 1894, moins d'un an après la disparition de Paul-Michel Perret. Dans l'austère famille Réville, installée à Neuville-lez-Dieppe, André Réville, espoir de l'École des chartes dont il était diplômé, était le plus proche, sur la plan intellectuel, de Paul Meyer qui le considérait comme un fils.

Quant à Ferdinand Lot – qui devint un ami proche de Joseph Bédier à l'époque où ce dernier fut nommé maître de conférences à l'École normale supérieure – il avait lui aussi perdu très tôt son père, à l'âge de six ans, et il avait connu, selon son biographe Charles-Edmond Perrin, une jeunesse triste et austère auprès d'une mère nerveuse et malade. C'est à l'École des chartes, où il fut accueilli avec bienveillance par Alfred Morel-Fatio, que Ferdinand Lot allait rencontrer le professeur qui devait marquer son destin : Arthur Giry. C'est d'ailleurs grâce à Joseph Bédier que Ferdinand Lot devait rencontrer en 1909 celle qui allait être la compagne de sa vie, Myrrha Borodine, fille d'un savant russe.

Alain Corbellari a abondamment analysé la nature des relations de confiance mutuelle et d'amitié entre Gaston Paris et Joseph Bédier, exemple frappant d'un rapport privilégié de maître à disciple, soulignant que Bédier fut pour Gaston Paris l'équivalent du fils qu'il n'eut jamais.⁸ De ce rapport privilégié témoignent deux distinctions dont jouit Joseph Bédier de la part de Gaston Paris. D'abord, durant les vendredis de l'année académique 1886–1887, Bédier bénéficia, au domicile de Gaston Paris, de leçons privées.

Autre faveur exceptionnelle : une invitation au château de Cerisy-la-Salle, honneur réservé exclusivement aux amis les plus intimes, durant les étés qui

⁸ Voir Alain Corbellari, « Gaston Paris vu par Joseph Bédier », *Revue des langues romanes*, CVI, n° 1 (2002) : 69–79 et « L'héritage spirituel de Gaston Paris à travers la correspondance inédite de Joseph Bédier », dans *Le Moyen Âge de Gaston Paris*, éd. par Michel Zink (Paris : Odile Jacob, 2004), 289–98, repris dans Alain Corbellari, *Le Philologue et son double : études de réception médiévale* (Paris : Classiques Garnier, 2014), 107–16 et 117–25.

suivent le second mariage de Gaston Paris avec Marguerite Savary (le 10 septembre 1891). Curieusement, Paul Meyer, pourtant régulièrement invité, ne trouvera jamais le temps de séjourner à Cerisy, alors qu'Alfred Morel-Fatio est un habitué, et même un habitué facétieux, qui tantôt joue trop au tennis, tantôt se jette dans un fossé avec sa bicyclette. L'absence de Paul Meyer est-elle seulement l'effet de circonstances contrariantes répétées ou d'une sourde volonté, peut-être inconsciente, de ne pas séjourner dans le château de son confrère ?

Dans la société médiévale, l'oncle exerce, habituellement, une influence bénéfique sur ses neveux qui viennent apprendre auprès de lui le métier des armes et les codes de la société courtoise. Pour Joseph Bédier, Paul Meyer fut plutôt un oncle farouche et soupçonneux, qui porte probablement une forte responsabilité dans le fait que jamais l'Académie des inscriptions et belles-lettres n'accueillit Bédier en son sein. Il n'était pas question pour Paul Meyer de soutenir un jeune confrère qui se commettait dans des revues aussi peu scientifiques que la *Revue des Deux Mondes* où Brunetière l'avait généreusement accueilli. On connaît le jugement très sévère que porte en 1902 Paul Meyer sur les compétences philologiques de celui qui sera le successeur de Gaston Paris au Collège de France :

Vous nous avez fait un éloge chaleureux du *Thomas* de Bédier,⁹ mais, très certainement, vous n'aviez pas même jeté les yeux sur son texte. Je l'ai examiné, ou pour mieux dire j'en ai examiné quelques centaines de vers, qui m'ont fourni la matière de plusieurs pages de notes pour ledit Bédier, et j'arrive à cette conclusion que cet excellent homme sait mal l'ancien français et n'a qu'une idée très vague de la façon d'établir un texte.¹⁰

Voilà qui sonne étrangement pour celui qui attachera bientôt son nom à une doctrine d'édition des textes médiévaux ! Ce qui accable Paul Meyer, en l'occurrence, c'est de sentir une impertinente désinvolture chez un philologue qui semble n'avoir lu aucun des volumes publiés avant le sien par la SATF. Gaston Paris répond à Paul Meyer, non sans une certaine malice, qu'il n'a effectivement pas regardé le texte de Bédier, mais qu'en général ses publications antérieures sont faites avec un très grand soin. Il précise qu'en matière éditoriale les idées de Bédier sont « amusantes » et que tout cela s'arrangera

⁹ Les premiers travaux de Joseph Bédier sur le *Tristan* de Thomas sont entamés en 1895. L'édition pour la SATF, en deux volumes, paraît en 1902 et en 1905.

¹⁰ Lettre de Paul Meyer à Gaston Paris, 1902, à paraître dans *Gaston Paris – Paul Meyer, Correspondance*, lettre 483.

« très facilement en une demi-heure de conversation » entre Paul Meyer et Bédier.¹¹

*

**

Il ne fut certainement pas très facile à Bédier de composer avec deux maîtres dont l'activité fut parfaitement complémentaire durant plus de quarante ans, mais dont la personnalité scientifique et humaine fut si différente et contrastée.

Gaston Paris a lui-même exposé, à propos de Diez, la difficulté qu'il y a à cerner une personnalité scientifique. Dans le cas de Gaston Paris cependant, il nous semble qu'un rare équilibre fut atteint entre les qualités scientifiques et les qualités humaines, et que cela précisément a sans doute contribué à son rayonnement. Et de fait, si l'on a pu évoquer l'espèce de royauté qu'exerçait Gaston Paris sur la philologie romane, Paul Meyer ne manque pas de faire ressortir le fait qu'il ne limitait pas ses intérêts à ce domaine. Selon Maurice Croiset, Gaston Paris ne fut pas un créateur d'idées, mais d'abord le représentant d'une méthode, qu'il n'avait pas créée lui-même, mais qu'il développait et perfectionnait, tout en l'imprégnant de sa personnalité. C'est à Joseph Bédier qu'il revient d'avoir brossé de son maître le tableau le plus chaleureux et le plus pénétrant, mettant en valeur chez lui l'union de l'esprit d'analyse et de l'esprit de synthèse, l'attrait de l'érudition mais alliée à l'imagination créatrice qui tend à faire du savant un artiste. Surtout, Bédier cherche à percer le secret de Gaston Paris, à trouver l'explication de son 'stoïcisme de philologue' qui fait qu'il a usé sa vie dans les comptes rendus au lieu de chercher à fixer sa doctrine dans des ouvrages systématiques ; c'est que Gaston Paris est l'homme des conclusions provisoires, plus attentif à l'état de la science en marche, en train de se faire, qu'à la fixation des résultats acquis.¹²

Le jugement de Paul Meyer va dans le même sens, lui qui voit dans son enseignement l'œuvre principale de Gaston Paris et qui en souligne la fécondité. Alfred Morel-Fatio témoigne également que Gaston Paris fut, autant qu'un directeur d'études, un directeur de conscience, « un merveilleux exciteur révélant à chacun sa vocation ».¹³ C'est sans doute cette passion d'enseigner qui poussa Gaston Paris, après avoir consacré vingt-cinq ans de son activité à

¹¹ Lettre de Gaston Paris à Paul Meyer de 1902, à paraître dans *Gaston Paris – Paul Meyer, Correspondance*, lettre 479.

¹² Joseph Bédier, *Hommage à Gaston Paris* (Paris : Champion, 1904), repris dans *Moyen Âge et Renaissance au Collège de France*, 175–97, en part. 192.

¹³ « Discours de M. Morel-Fatio, professeur suppléant au Collège de France, au nom des anciens élèves de Gaston Paris », *Romania* 32 (1903) : 339.

des travaux destinés à un public érudit, à s'adresser au grand public et à faire œuvre de vulgarisateur. La notoriété lui vint d'abord par son *Histoire de la littérature française du Moyen Âge*, puis par les articles qu'il donna, durant les douze dernières années de sa vie, à la *Revue de Paris* et à la *Revue des Deux Mondes*.

Le rayonnement solaire de Gaston Paris a eu pour effet d'accentuer en quelque sorte dans la mémoire collective des médiévistes les côtés saturniens de son compagnon. À l'étonnante facilité de Gaston Paris qui brille naturellement comme homme de science et comme homme du monde répond chez Paul Meyer une sorte de côté besogneux et austère. Un sort sourdement inclément explique peut-être en partie les aspérités du tempérament de Paul Meyer relevées par tous ceux qui ont laissé sur lui quelque témoignage. Mais on peut classer tous ces témoins en deux groupes : ceux qui se sont arrêtés à ce premier jugement, superficiel, ne voyant que l'austérité et la rudesse de cette façade, et ceux qui ont su pénétrer plus avant dans cette personnalité secrète et qui, tous, témoignent de sa profonde bonté, de sa probité, de la vivacité même de son esprit.

**

Après le décès de Gaston Paris, survenu à Cannes le 5 mars 1903, les postes qu'il laissait vacants furent pourvus : Noël Valois, membre de la Commission de l'*Histoire littéraire*, lui succéda à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Jules Lair le remplaça comme membre du Conseil de perfectionnement de l'École des chartes, Joseph Bédier occupa sa chaire au Collège de France et Frédéric Masson fut élu à son fauteuil de l'Académie française, prononçant, hélas, un éloge qui n'était guère à la hauteur du savant qui l'y avait précédé. Comme l'a souligné Alain Corbellari, Bédier accaparaît alors les tâches les plus symboliques quant à la perpétuation de la mémoire de Gaston Paris, occupant le poste clé de secrétaire de la Société amicale Gaston Paris et bénéficiant des libéralités de la marquise Arconati-Visconti dont il fréquentait assidûment le salon.¹⁴

Parallèlement, Paul Meyer allait confier les destinées de la *Romania* à Mario Roques, qu'une grande amitié liait à Joseph Bédier, chacun d'eux représentant pourtant deux types d'activité scientifique aux antipodes l'une de l'autre. Dans l'ordre des filiations intellectuelles, on pourrait sans doute dire que Roques s'inscrivait dans la lignée de Paul Meyer, bien qu'il doive toute sa formation de médiéviste à Gaston Paris, tandis que Bédier se faisait l'héritier de Gaston Paris dans son besoin d'ouverture au grand public. C'est pourquoi,

¹⁴ Corbellari, *Joseph Bédier*, 325–33.

en 1910, Bédier déclina l'offre que lui faisait Mario Roques de le seconder dans la direction de la *Romania* que Paul Meyer venait de lui confier. Si le vieux maître avait fait ce choix, un peu contraint par la défection d'Antoine Thomas à la suite de ses fantaisies orthographiques, c'est que Mario Roques, malgré sa jeunesse (il était né en 1875), possédait une formation de romainiste très complète : successeur de Gaston Paris dans sa chaire de l'École des Hautes Études en 1903, il avait été nommé, en 1907, professeur de roumain à l'École des langues orientales. Il n'en demeure pas moins que les larges vues synthétiques qu'affectionnait Bédier étaient aux antipodes des travaux minutieux et essentiellement analytiques de Roques ; lorsque ce dernier succèdera à Bédier au Collège de France, en 1937, il fera transformer l'appellation de sa chaire, qui aura pour intitulé « Histoire du vocabulaire français ». Il faudra attendre Félix Lecoy pour que cette chaire retrouve, en 1947, sa dénomination de « Chaire de langue et littérature française du Moyen Âge ».

**

Si la génération de Gaston Paris et de Paul Meyer avait été confrontée à l'épreuve de la guerre franco-prussienne de 1870, la génération suivante connaîtra le drame de la Grande Guerre, qui signe en quelque sorte le suicide de la vieille Europe et ouvre à une longue période de guerre civile européenne étendue à toute la planète de 1914 à 1945 – une sombre répétition de la Guerre de Trente Ans. Le bouleversement du paysage historique à l'issue de cette tragédie entraîne une modification profonde du statut du Moyen Âge dans les enjeux idéologiques et esthétiques de l'époque. Cette longue période de guerre civile européenne, qui secoue par deux fois le monde entier, entraîne la fin de l'unité *de facto* d'une Europe savante et cultivée qui fut globalement celle des XVIII^e et XIX^e siècles. La circulation des idées se heurte désormais, beaucoup plus encore qu'aux frontières nationales, aux barrières idéologiques, le communisme développant dès l'époque de son avènement en Russie le mythe d'une lutte entre une pseudo 'science prolétarienne' avec la 'science bourgeois' officielle, puis le nazisme venant polluer la recherche scientifique par des doctrines raciales incongrues. On est bien loin, désormais, du rayonnement européen que put exercer en son temps un Gaston Paris, en dépit des tiraillements entre savants français et allemands après la guerre franco-prussienne de 1870. Malgré un indéniable prestige international, et notamment ses succès aux États-Unis, Joseph Bédier n'atteindra jamais, ni personne après lui dans le domaine de la philologie romane, à cette sorte de 'royauté intellectuelle' qui fut l'apanage de Gaston Paris.

Ce bouleversement du paysage politique et intellectuel induit, nous semble-t-il, une modification en profondeur de la référence au Moyen Âge. Le XIX^e siècle français a vécu sur le traumatisme causé par la coupure de la Révolution et toutes les générations successives de cette époque ont tenté, chacune à leur façon, de renouer ou de briser définitivement les liens entre l'ancienne France et la France contemporaine. Dans ce cadre, le Moyen Âge servait aux uns de repoussoir, aux autres d'étendard. On pourrait dire, d'une certaine façon, que le XIX^e siècle a été 'malade' du Moyen Âge ou encore que le Moyen Âge a servi de symptôme révélateur des fièvres idéologiques du siècle. Tel ne nous semble plus être le cas après 1914, qui constitue un nouveau traumatisme à l'échelle de toute la civilisation européenne. C'est alors l'eurocentrisme qui entre en crise, avec le poids grandissant accordé désormais à des civilisations jusque-là cantonnées dans un pur exotisme. La référence médiévale perd alors, nous paraît-il, de son acuité, le débat Orient-Occident occupant désormais une place privilégiée dans la réflexion, bientôt relayé par la question des rapports Nord-Sud. En outre, surtout après la Seconde Guerre mondiale, la civilisation urbaine qui s'étend sur toute la planète n'a plus rien de commun avec la civilisation paysanne traditionnelle qui était encore celle du Moyen Âge, et la ville médiévale est sans commune mesure avec les cités modernes et leurs banlieues. Par ailleurs, la déchristianisation de masse et la disparition du latin en tant que langue liturgique ont rendu pour la plupart inintelligibles de nombreux aspects de la culture médiévale.

On pourrait cependant se demander si la nouvelle donne consécutive au grand bouleversement de 1989 ne pourrait pas constituer, quant à la référence au Moyen Âge, une sorte de renouveau. Diverses théorisations se font cours, en effet, qui tournent autour d'une réflexion sur le passage entre une modernité et une 'post-modernité' dont les limites varient considérablement suivant les différents penseurs qui recourent à ces notions. D'une part, l'affirmation de plus en plus manifeste d'un *Imperium Americanorum* dont les visées culturelles sont tout aussi amples que les prétentions politiques ou économiques s'accompagne, chez certains de nos confrères médiévistes des États-Unis, d'une habile reprise du thème traditionnel de la *translatio studii et imperii* au profit de ce nouvel empire, où l'anglais scientifique – c'est-à-dire la langue américaine – serait appelé à constituer la langue véhiculaire du XXI^e siècle pour la planète entière, jouant ainsi le rôle qui fut longtemps dévolu au latin : la *translatio* a désormais franchi l'Atlantique. D'un autre côté, nous voyons certains orphelins de l'espérance marxiste d'après la chute du Mur de

Berlin être tentés de se tourner vers le Moyen Âge comme vers une sorte de réservoir aux utopies susceptibles de penser un futur improbable. Ayant fait le deuil des idéologies, il s'agirait alors d'aller puiser dans le Moyen Âge en y recherchant des éléments antérieurs à la tradition humaniste, à coloration chrétienne ou marxiste. Cette conscience orpheline rejetée à la fois le christianisme et la tradition des Lumières avec son aboutissement marxiste, sans se rendre compte, semble-t-il, qu'il y aura quelque difficulté à aller puiser dans le Moyen Âge sans y trouver le christianisme.

Quoi que l'on puisse penser de ces hypothèses, il est frappant de voir une modernité à bout de souffle venir frapper aux portes du Moyen Âge ; mais on peut à bon droit se demander quel sera le Moyen Âge de l'ère post-moderne ? La libre sélection des éléments de l'héritage tend à basculer, du moins dans la culture de masse actuelle, vers une destructuration des formes poussée à un stade ultime, l'accent étant mis sur un Moyen Âge barbare et païen qui s'affiche le plus souvent dans la bande dessinée ou dans les jeux de rôles. La phase que nous serions tenté de dénommer 'classique' du plus haut rayonnement de la chrétienté médiévale, la haute culture des XII^e et XIII^e siècles, qui culmine avec la *Divine Comédie*, serait-elle encore susceptible d'inspirer des voies nouvelles à la culture européenne du XXI^e siècle ?

